

Rencontre « Devaquet si tu savais »

3 décembre 2016

Robi Morder (Germe, Cité et Aaunef, ancien de 1986)

Je suis heureux de nous retrouver ici, dans cette rencontre à l'initiative des trois associations d'anciens, d'archives, de recherche, avec un comité d'organisation composé d'anciens du mouvement de 1986.

30 ans, c'est l'espace d'une génération, c'est aussi le temps de l'histoire. Emmanuel Porte a travaillé sur la transmission de la mémoire – et notamment celle de 1986 comme « mythe fondateur » – dans le syndicalisme étudiant, du moins pour l'UNEF ID, dont le film « Devaquet si tu savais » était et est un support.

Ce n'est pas la première fois qu'on commémore ce mouvement, mais cette fois-ci les initiatives sont plus importantes : en novembre les 8^e journées archives et mémoires étudiantes sur le moment vu « par en bas » de certaines universités, projection débat à Saint Denis avant hier, et ces rencontres aujourd'hui.

Nous n'avons pas voulu faire un colloque – le temps viendra, il est nécessaire . Aujourd'hui c'est une rencontre conviviale, une sorte de « reconstitution » toutes proportions gardées. L'idée en revient à Georges Terrier qui l'avait proposé à l'AAUNEF, et l'AAUNEF (comme l'UNEF ID pour les Etats généraux du 22 novembre en 1986) a eu la bonne idée de l'ouvrir et d'en confier le soin à ce comité d'organisation.

J'ai les quatre qualités – ou défauts, puisque je suis un ancien de 86, un ancien de l'UNEF, président du Germe, et à ce titre participant à la vie de la Cité des mémoires étudiantes. C'est en tant que chercheur qu'à la demande du comité j'interviens au préalable pour rappeler quelques repères rapides, vous disposez des développements et des données dans le document photocopié distribué.

Quelques mots d'abord sur le Germe. Il existe comme réseau de chercheurs et de recherche depuis 1995 et a une double originalité dans le champ de la recherche

- il travaille avec les acteurs – anciens ou actuels , les archivistes et professionnels de la conservation nécessaires à la recherche, des chercheurs de laboratoires et institutions ou des chercheurs indépendants.
- Il est pluridisciplinaire par la recherche permanente de regards croisés.

Le mouvement Devaquet n'a pas laissé beaucoup de traces dans la recherche, quelques articles, des mémoires, une thèse en cours par Olivier Crouillebois, présent ici. Mais le problème est plus global, le mouvement étudiant n'est pas pris comme un objet sérieux de recherche par l'université elle-même, et c'est le sens de notre activité que de rendre les « mouvements étudiants » objets légitimes de recherche.

Passons au sujet du jour, avec le rappel du contexte politique. Dans des notes préparées en 1987 voici ce que je retrouve : « Victoire de la droite - attentats – sécurité – racisme – chômage »...

Les organisations ne vont pas bien, il y a peu de militants (je ne parle pas des adhérents), j'en avais dénombré un millier pour 1 250 000 étudiants. Les organisations sont en crise, cherchant à se réorienter. Mais c'est toutefois le travail militant qui a préparé le terrain, préparation longue, plusieurs mois, le mouvement lui étant bref, le plus bref sans doute de l'histoire du mouvement étudiant, la grève a duré trois semaines débouchant sur une victoire.

Comment se présente le monde étudiant ? Il y a 1 250 000 étudiants, dont 900 000 dans les universités. Ces jeunes ont l'habitude de la rue : marche pour l'égalité des droits dite « marche des beurs » (1982,

1983), rassemblements de SOS racisme, manifestations sur l'école privée, défense de la « radio libre » NRJ.

Le mouvement se présente au départ comme « apolitique ». Il faut relativiser, et je renvoie à une enquête du Monde de mars 1986 de laquelle il ressort que les étudiants s'intéressent de nouveau à la politique, sont revenus à gauche en majorité mais demeure une solide méfiance à l'égard des partis et des élections.

Dans ces conditions apolitisme veut dire indépendance (refus des étiquettes) mais la tonalité change très vite avec la répression de la manifestation du 4 décembre, confrontation avec l'appareil d'Etat.

Les militants sont reconnus comme utiles et compétents mais s'ils prouvent qu'ils sont au service du mouvement, et ils sont, en toute connaissance de cause par leurs mandants, dans les comités de grève, et composent la majorité des membres de la coordination nationale.

La coordination n'est pas une nouveauté, il y en a à chaque grand mouvement depuis les années 1970, suivant le même schéma : 5 délégués par faculté ou université, un bureau ou collectif de la coordination. Mais en 1986 aucun courant, organisation ne remet en cause sa légitimité. Il est vrai que le mouvement est bref, homogène (c'est la grève générale partout), se termine d'un coup, sans effilochage ni pourrissement par une victoire

Quelques caractéristiques importantes : le mouvement massif par l'entrée des lycéens en grève et dans la rue, il se féminise – sans être paritaire certes, mais on est loin de la quasi exclusivité masculine des années 1970, et l'on note une place importante des jeunes issus de l'immigration.

Il y a une dialectique entre l'expérience des militants (et les craintes de l'échec) et une sorte « d'inconscience » des risques d'une masse qui pousse en avant certaine que son bon droit suffit. Et finalement cela donne la dynamique.

Le gouvernement a reculé, non – pas seulement en tous cas – par la mort de Malik Oussekiné et l'émotion provoquée, mais parce que l'on est passé de la crise universitaire à la crise gouvernementale, et que l'on n'est pas loin d'une crise sociale pouvant déboucher sur une crise politique. C'est la crainte de Chirac – il a vécu 68 -, crainte non infondée. Rappelons les visites et alertes de Bergeron chez Chirac, comme d'Edmond Maire)

- Quelques questions sur les suites et les effets du mouvement de 1986.

Sur le mouvement t étudiant. Nouvelle structuration ou renouvellement des structures existantes ?
Sur le plan de la vie politique, c'est l'arrêt dynamique Chirac et sa défaite électorale en 1988, mais au-delà mêmes questions : restructuration ou renouvellement ?

Sur l'université, c'est la dernière réforme dernière tentative de sélection à l'entrée de l'université et débouche sur sur nouvelle massification. Les dix années précédentes les effectifs croissaient de 50 000 par an, dans la décennie suivante 10 ans après 1986 c'est 100 000 par an, et l'Université devient une préoccupation centrale.

Et donc sur la société, cette massification a transformé le monde du travail, 30% de la population active (à différencier suivant les catégories bien sûr) est passée par l'enseignement supérieur, cela change le rapport au travail, les aspirations et aussi transforme les modèles de la délégation de pouvoir.

Peut-on parler d' une génération 86 distincte des autres? Cela mériterait un vrai travail d'enquête. Ce qui est certain c'est que cela est pour beaucoup un moment fondateur ou refondateur d'engagement. Ce dont on peut se prévaloir c'est que plusieurs millions de personnes au cours de ces trois décennies ont eu la possibilité de faire des études supérieures... grâce à nous ! et au moins nous sommes ainsi sûrs d'avoir – sur le long terme – pesé sur quelques éléments de transformations de la société.